

elle célèbre la faveur de Dieu. *Fecit mihi magna qui potens est*¹ : il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Fecit potentiam in brachio suo*² : « Son bras a montré en moi sa puissance ; » il m'a remplie de ses grâces et m'a fait de si grandes choses, que nulle créature ne les peut égaler, ni nul entendement les comprendre : *Fecit mihi magna*. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam*. C'est donc particulièrement l'heureuse Marie qui est favorisée de ces deux regards de bienveillance et de protection : *Quia respexit humilitatem*.

Mais néanmoins, âmes chrétiennes, âmes saintes et religieuses, vous en êtes aussi honorées ; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité ? sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes ? Disons, mes sœurs, ce que nous pourrons : parlons de ces douceurs inconcevables, pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui, certainement, ô enfants de Dieu, il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible lorsqu'une conscience coupable, nous reprochant l'horreur de nos crimes, fait que Dieu nous paraît en juge, avec une face irritée. Mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie il fait naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille ; il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages. Le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge : il ne le voit plus que comme un bon père, qui l'invite doucement à soi ; de sorte qu'il lui dit plein de confiance : « O Dieu, vous êtes mon protecteur : » *Dicam Deo : Susceptor meus es*³ ; et il lui semble que Dieu lui réponde : O âme fidèle, je suis ton salut : *Dic animæ meæ : Salus tua ego sum*⁴ : tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu ; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète qui le fortifie et lui fait dire avec assurance : *Si Deus pro nobis, qui contra nos ?* « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » « Le Seigneur est mon salut, qui craindrai-je ? le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant qui pourrais-je trembler ? »

¹ Luc. I, 49

² Ibid. 51.

³ Ps. XLII, 10.

⁴ Ibid. XXXIV, 3

⁵ Rom. VIII, 31.

⁶ Ps. XXVI, 1.

Telle est, mes sœurs, cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs ; paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle par le tumulte continuel, semble s'être retirée dans vos solitudes. Mais n'en disons rien davantage : n'entreprenez pas de persuader par nos discours, ce que la seule expérience peut faire connaître ; et ne pouvant vous la représenter en elle-même, finissons enfin ce discours en vous en disant quelque effet sensible. C'est, mes sœurs, le mépris du monde qui paraît dans la suite de notre cantique ; de la fausse paix qu'il promet, des vaines douceurs qu'il fait espérer. Car cette âme appuyée sur Dieu ; qui goûte les douceurs de sa sainte paix, qui a mis son refuge dans le Très-Haut : jetant ensuite les yeux sur le monde, quelle voit bien loin à ses pieds ; du haut de son refuge inébranlable, ô Dieu, qu'il lui semble petit, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes : Mais en quel état le voit-elle ? Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre ; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur. C'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos*¹ : « Il a dissipé les superbes, » *deposuit potentes*², « il a déposé les puissants, » *exaltavit humiles*, « et il a relevé ceux qui étaient à bas. »

Entrez, mes sœurs, dans ce sentiment, qui est le sentiment véritable de la vocation religieuse : et afin de le bien entendre représentez-vous, s'il vous plaît, cette étrange opposition de Dieu et du monde. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît de le rabaisser ; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment, qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio divinæ rei et humanæ*³. En effet, nous le voyons par expérience. Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont humbles, modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont hardis et entreprenants : ne voyez-vous pas l'émulation ? Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs : Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue ; et il n'est rien, ni de plus grand devant Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste. Voilà donc une émulation entre Jésus-Christ et le monde : ce que

¹ Luc. I, 51.

² Ibid. 52.

³ Apolog. n° 50.

l'un élève, l'autre le déprime ; et ce combat durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse.

Et c'est pourquoi, mes sœurs, le monde a deux faces. Il y en a qui le considèrent dans les biens présents, et il y en a qui jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui regardent le bien présent, ils donnent, mes sœurs, l'avantage au monde ; ils s'imaginent déjà qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son temps, le laisse jouir un moment d'une ombre de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leur abondance : Voilà, disent-ils, les seuls fortunés, voilà les heureux *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt*¹. C'est le cantique des enfants du monde. Juges aveugles et précipités ! que n'attendez-vous la fin du combat, avant d'adjudger la victoire ? viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre, qui fera évanouir en fumée toutes ces grandeurs que vous admirez. C'est ce que regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu ; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage apparent, que Dieu laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événement, que la justice de Dieu leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire ; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes ; mais il les a, disent-ils, déjà dissipés, *dispersit*, réduits à rien : ils ne disent pas seulement qu'il déposera les puissants ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, elles leur semblent vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes*. Voilà donc toute la grandeur abattue : Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfants, chrétiens, de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête ! Eux que le monde méprisait si fort, les voilà mis et établis dans les hautes places : *Exaltavit humiles* ; eux que le monde croyait indignes, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis*².

O victoire du Tout-Puissant ! ô paix et consolation des âmes fidèles ! Chantez, chantez, mes sœurs, ce divin cantique ; c'est le véritable cantique de celles qui ont méprisé le siècle : chantez la défaite du monde, l'anéantissement des gran-

¹ Ps. CXLIII, 15.

² Luc. I, 53.

deurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée, moquez-vous de son triomphe d'un jour, et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle avance, ni rien de beau que ce qu'elle donne, ni rien de plaisant que ce qu'elle goûte ; pourquoi vous entendez-je parler de la sorte ? n'êtes-vous pas les enfants de Dieu ? ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême ? La terre n'est-ce pas votre exil ; le ciel n'est-il pas votre patrie ? pourquoi vous entendez-je admirer le monde ? Si vous êtes de Jérusalem, pourquoi vous entendez-je chanter le cantique de Babylone ? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare que vous avez appris dans votre exil. Oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appelez pas les heureux ; c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt*.... Ceux dont le Seigneur est le Dieu, voilà les véritables heureux¹ ; c'est ainsi qu'on parle en votre patrie.

Consolez-vous dans cette pensée, vivez en paix dans cette pensée ; et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience : premièrement, que le Seigneur vous regarde ; secondement, assurés sur cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future ; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité de ses promesses : *Sicut locutus est*. Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après : il a envoyé son Messie, il achevera le reste successivement ; et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité, qu'il nous a promise. *Amen*.

TROISIÈME POINT

DU MÊME SERMON

PRÊCHÉ DEVANT LA REINE D'ANGLETERRE.

Caractère d'une véritable paix : quel en est le principe. Manière bien différente dont les enfants du monde et les enfants de Dieu la considèrent. Discours à la reine d'Angleterre.

Encore que cette paix admirable de toutes les nations chrétiennes, paix si sagement ménagée, si glorieusement conclue et si saintement affermie*, soit un illustre présent du ciel, et un gage de

¹ Ps. CXLIII, 15.

* Ce troisième point embrasse la même matière qui est traitée dans le dernier point du sermon précédent ; mais les différences considérables qu'il renferme, nous ont engagé à le donner ici en entier.

La paix dont il est ici question est celle des Pyrénées, conclue entre la France et l'Espagne dans l'île des Faisans, au

la bonté de Dieu envers les hommes ; néanmoins ce ne sera pas cette paix dont je vous expliquerai les douceurs : et celle dont je dois parler est beaucoup plus relevée, et sans comparaison plus divine ; car je dois parler de la paix qui fait que l'âme de la sainte Vierge, possédant le Fils de Dieu en elle-même, glorifie le saint nom de Dieu, et se réjouit de tout son esprit en Dieu son Sauveur. Qui ne voit que cette paix toute céleste, que Dieu donne, est infiniment au-dessus de celle que les hommes négocient ? et néanmoins cette paix humaine étant un crayon et une ombre de la paix divine et spirituelle dont je dois vous entretenir, servons-nous de cette image imparfaite pour remonter jusques au principe original, et prendre une idée certaine de la vérité.

Je demande avant toutes choses : Que concevons-nous dans la paix, et que veut dire ce mot ? N'en recherchons pas, chrétiens, des définitions éloignées ; mais que chacun de nous s'explique à lui-même ce qu'il entend par la paix. Paix, premièrement, signifie repos : dans la guerre on s'agite et on se remue ; dans la paix on respire et on se repose. C'est pourquoi on aime la paix ; parce que, la nature humaine étant presque toujours agitée, rien ne doit tant flatter son inquiétude que la douceur du repos, qui soulage son travail et relâche sa contention.

Mais, en disant que la paix est un repos, l'avons-nous entièrement expliquée ? en avons-nous formée l'idée tout entière ? Il me semble, pour moi, que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant ; et voici ce que c'est, si je ne me trompe : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité. En effet, n'avons-nous pas vu que lorsqu'on a publié la suspension d'armes, comme un préparatif à la paix, on a cru voir déjà quelque commencement de repos ? mais ce repos n'est pas une paix, parce qu'il n'est pas permanent. Après que le traité est conclu, et que l'alliance jurée établit une concorde certaine, c'est alors que la paix est faite : de sorte que, pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il la faut définir un repos durable, et une tranquillité permanente. Et ainsi la paix doit avoir deux choses : réjouir les cœurs par le repos, et les assurer par la consistance ; c'est ce que la paix nous fait espérer, et c'est pourquoi nous l'aimons : c'est ce que la paix de ce monde ne nous donne pas, c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

mois de novembre 1659, après une guerre de vingt-cinq ans. Le mariage de l'infante avec Louis XIV fut un des principaux articles de cette paix, et c'est ce qui fait dire à Bossuet qu'elle a été saintement affermie. (Édit. de Déforis.)

Marie nous la représente dans son cantique : elle nous montre le repos et la consistance établie sur un fondement inébranlable. Quel est ce fondement, chrétiens ? écoutez la divine Vierge : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur. » Mais quelle est la cause de cette joie, et d'où vient ce ravissement ? C'est, dit-elle, que « Dieu a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante » : *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ*. Arrêtons-nous là, chrétiens ; et ne cherchons pas plus loin le principe de cette paix, qui réjouit son âme en notre Seigneur. Ce qui produit cette paix divine, c'est le regard de Dieu sur les justes : sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux, c'est ce qui leur donne le repos et la consistance.

Et, afin de le bien comprendre, remarquez avec moi, dans les Écritures, deux regards de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos ; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur repos durable. Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur ; il les regarde comme un bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum* : « Les yeux de Dieu sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières. » O justes, reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable ? n'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation ? Non, ne craignez rien, ô enfants de Dieu : car, outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection, qui prend garde aux maux qui vous menacent. « Voilà, dit le même David¹, que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent, et qui établissent leur espérance sur sa miséricorde. » Et pourquoi ? « Pour délivrer leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la faim. » Voyez le regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien, et empêchez que le mal ne les approche. C'est pourquoi il ajoute aussitôt après : « Notre âme attend le Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et notre secours : » *Anima nostra sustinet Dominum, quia adjutor et protector noster est*². Une âme ainsi regardée de Dieu, que veut-elle désirer pour avoir la paix.

C'est pourquoi l'heureuse Marie, toute pleine de cette paix admirable, ne s'occupe plus qu'à louer son Dieu dans les marques de sa faveur,

¹ Ps. XXXIII, 16.

² Ibid. XXXII, 18.

³ Ibid. 20.

dans les assurances de sa protection. « Le Tout-Puissant, dit-elle, a fait en moi de grandes choses : » *Fecit mihi magna qui potens est* ; c'est ce qui explique la faveur : *Fecit potentiam in brachio suo* ; c'est ce qui regarde la protection. Il a fait en moi de grandes choses, par le témoignage de sa faveur et l'inondation de ses grâces. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner tous les maux : *Fecit potentiam in brachio suo*.

Ames saintes et religieuses, ce n'est pas seulement la divine Vierge qui est honorée de ces deux regards : tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et sous l'ombre de sa protection toute-puissante : *Sub umbra alarum tuarum protego nos*¹. C'est pourquoi la paix de Dieu triomphe en leurs cœurs, comme dit l'apôtre saint Paul² ; et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car, en effet, cette âme appuyée sur Dieu, qui a mis, comme dit David, son refuge dans le Très-Haut : *Altissimum posuisti refugium tuum*³ ; jetant ensuite les yeux sur le monde, qu'elle voit bien loin à ses pieds : ô Dieu, qu'il lui semble petit du haut de ce refuge inébranlable ; et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne fait pas le commun des hommes ! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes portés par terre ; et dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur : c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersionis superbos*, « Dieu a dissipé les superbes, » *deposuit potentés*, « il a déposé les puissants, » *et exaltavit humiles*, « et il a relevé ceux qui étaient à bas. »

Voici un effet admirable de cette paix dont je parle, et il ne le faut point passer sous silence. A ce que je vois, chrétiens, ce n'est pas ici une paix commune : Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe ; et s'il donne la paix à ses serviteurs, ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car, en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfants de Dieu ? Vous ne l'ignorez pas, mes très-chères sœurs ; vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît à le rabaisser ; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît de le détruire et de le confondre : c'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment, qu'il y avait entre eux de l'émulation : *Est æmulatio*

*divinæ rei et humanæ*¹. Que signifie, mes sœurs, cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement, comme par un dessein prémédité ? Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont hardis et entreprenants. Qui sont ceux que Dieu favorise ? ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance ? ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde veut de la violence, pour emporter ses faveurs ; Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue : l'un demande un cœur ferme, droit et flexible ; l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodants : et il n'est rien, ni de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles, contre le monde et ses sectateurs ; et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces, et il y a sur la terre deux sortes de paix : il y a la paix des pécheurs, *pacem peccatorum videns*² ; il y a la paix de Dieu et de ses enfants, « qui surpasse toute intelligence, » *pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum*³. Chacun croit jouir de la paix ; parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat ? c'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents donnent précipitamment l'avantage au monde : ils s'imaginent qu'il a la victoire ; parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité : ils voient ceux qui sont dans les grandes places, ils admirent leurs délices et leur abondance : Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés.... *Beatam dixerunt populum cui hæc sunt*⁴ ; c'est le cantique des enfants du monde.

Juges aveugles et précipités ! que n'attendez-vous la fin du combat, avant que d'adjuger la victoire ? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu, qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu ; mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent pas éblouir de quelque avantage

¹ Apolog. n° 50.

² Ps. LXXII, 3.

³ Philipp. IV, 7.

⁴ Ps. CXLIII, 15.

apparent, que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle : ils considèrent l'événement, que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pour-quoi ils se rient de leur gloire ; et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite. Ils ne disent pas seulement que Dieu dissipera les superbes, mais qu'il les a déjà dissipés : *Dispersit superbos* : ils ne disent pas seulement que Dieu renversera les puissants du monde ; ils les voient déjà à ses pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez être pleins, serrez vos trésors tant qu'il vous plaira ; ils ne laissent pas de vous reprocher que vos mains sont vides, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien : ils savent qu'il s'écoule à travers les doigts ainsi que de l'eau, sans que vous puissiez le retenir : *Divites dimisit inanes*. Et d'autre part, chrétiens, pendant que les ennemis de Dieu tombent à ses pieds, ses humbles serviteurs lèvent la tête ; eux que le monde méprisait si fort, les voilà établis dans les grandes places : *Exaltavit humiles* ; eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis*. Telle est la victoire du Tout-Puissant ; et le fruit de cette victoire, c'est la paix qu'il donne à ses serviteurs par la défaite infaillible de leurs ennemis.

Chantez cette victoire, mes très-chères sœurs ; entonnez avec Marie ce divin cantique : publiez la défaite du monde ; chantez ses richesses dissipées, son éclat terni, sa pompe abattue, sa gloire évanouie en fumée : moquez-vous de son triomphe d'un jour, et de sa tranquillité imaginaire. O aveuglement déplorable de ceux qui courent après la fortune ; qui ne trouvent rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien de plaisant que ce qu'elle donne ! Vous laissez ces sentiments aux enfants du siècle ; mais vous, ô filles de Jérusalem, saintes héritières du ciel, vous parlez le langage de votre patrie : quoique le monde étale avec pompe ses grandeurs et ses vanités, vous ne vous couronnez pas de ses fleurs qui seront en un moment desséchées, et pendant qu'il brille par un vain éclat, vous reconnaissez son faible dans son inconstance.

Madame*, Votre Majesté a ces sentiments imprimés bien avant au fond de son âme ; et l'exemple de sa constance en a fait des leçons à toute la terre. Le monde n'est plus capable de vous tromper ; et cette âme vraiment royale que ses adversités n'ont pas abattue, ne se laissera non plus emporter à ses prospérités inopinées. Grande et auguste reine, en laquelle Dieu a montré à nos

* Henriette-Marie de France, veuve de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. (Édit. de Déforis.)

jours un spectacle si surprenant de toutes les révolutions des choses humaines, et qui seule n'êtes point changée au milieu de tant de changements, admirez éternellement ses secrets conseils et sa conduite impénétrable. Ceux qui raisonnent des rois et de leurs États selon les lois de la politique, chercheront des causes humaines de ce changement miraculeux* : ils diront à Votre Majesté, qu'on peut être surpris pour un temps ; mais qu'enfin on a horreur des mauvais exemples : que la tyrannie tombe d'elle-même, pendant que l'autorité légitime se rétablit presque sans secours ; par le seul besoin qu'on a d'elle, comme d'une pièce nécessaire : et qu'une longue et funeste épreuve ayant appris aux peuples cette vérité, ce trône injustement abattu s'affermira par sa propre chute.

Mais Votre Majesté est trop éclairée, pour ne porter pas son esprit plus haut. Dieu se montre trop visiblement dans ces conjonctures imprévues ; et comme il n'y a que sa seule main qui ait pu calmer la tempête, il faut encore cette même main pour empêcher les flots de se soulever. Il le fera, Madame, nous l'espérons : et si nos vœux sont exaucés, peut-être arrivera-t-il ; car qui sait les secrets de la Providence ? Après que Dieu a rétabli le trône du roi, sa bonté disposera tellement les choses que le roi rétablira le trône de Dieu. Mais cette affaire, Madame, se doit traiter avec Dieu, non avec les hommes ; par des prières et des vœux, non par des conseils ni par des maximes humaines. Il n'y a que sa sagesse profonde qui connaisse le terme préfix, qui a été ordonné avant tous les temps, aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église. C'est à nous d'attendre avec patience l'accomplissement de son œuvre, et d'en avancer l'exécution, autant qu'il est permis à des mortels, par des prières ardentes. Votre Majesté, Madame, ne cessera jamais d'en répandre ; et quoi qu'il arrive ici-bas, Dieu lui en rendra dans le ciel une récompense éternelle : c'est le bien que je lui souhaite, et à toute cette audience.

* Le changement miraculeux dont parle ici Bossuet a pour objet l'élevation de Charles II, fils de Charles I^{er} et de Henriette, sur le trône d'Angleterre. Ce prince fut proclamé roi à Londres le 8 mai 1660. (Édit. de Déforis.)

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE,

PRÊCHÉ DEVANT UNE CONGRÉGATION DE PRÊTRES.

Union de l'Évangile avec la loi. La Synagogue figurée dans Elisabeth, et l'Église en Marie. Caractère de l'une et de l'autre. Esprit de ferveur, dont les prêtres doivent être animés : pureté qui leur est nécessaire. Sainteté inviolable des mystères qu'ils traitent. Condescendance qu'ils doivent avoir pour les faibles. Quel est le vrai sacrifice de la nouvelle loi.

Intravit Maria in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth.

Marie étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Luc. I, 40.

Jésus-Christ, messieurs, étant envoyé pour être la lumière du monde ; aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa sainte mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. Étant la parole du Père éternel, non-seulement tout ce qu'il fait et tout ce qu'il souffre, mais encore tout ce qu'il est, parle, et d'une manière très-intelligible, à ceux qui ont, comme vous, l'esprit exercé dans la connaissance des divins mystères. Je vous prie, mes frères, de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. Y a-t-il aucune partie où il ne paraisse de l'art et de la raison ? Combien la disposition en est-elle sage ! combien l'harmonie en est-elle juste ! comme toutes choses y sont mesurées, quel ordre et quelle conduite y règne partout ! D'où vient cette beauté, et d'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde ? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu, qui étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement. De là vient, messieurs, que cet univers est un ouvrage si bien entendu, un ouvrage de raison et d'intelligence ; parce qu'il est tiré sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie, et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu par qui toutes choses ont été faites, par qui elles seront toujours gouvernées.

Mais si le monde fait reluire de toutes parts tant d'art, tant de raison, tant d'intelligence, parce qu'il a été fait par le Fils de Dieu ; quels trésors de sagesse seront enfermés en ce chef-d'œuvre incompréhensible de l'humanité qui lui est unie, où Dieu a recueilli toutes les merveilles de sa puissance ! S'il fait paraître tant de sagesse dans l'ouvrage qu'il a produit hors de lui-même, combien

en aura-t-il fait éclater dans l'ouvrage qu'il a produit afin de se l'unir à lui-même ; je veux dire dans l'humanité, qu'il s'est rendue propre par cette union si intime ! Et si nous apprenons des Lettres sacrées, que ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares ; à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse ; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise ; qu'il nous enseigne avant que de naître ; et que le ventre de sa sainte mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit chaste et virginal où il consomme son mariage avec l'humanité son épouse ; mais encore que c'est une chaire, où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise ; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs, messieurs, à cette prédication de Jésus, qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits ; écoutons ce que le Sauveur nous veut dire, et considérons dans cette pensée le mystère que nous honorons.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la loi fussent bien éloignés ; toutefois vous savez, messieurs, qu'il n'y a rien qui soit mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. C'est ce qui fait dire à Tertullien : *O Christum in novis veterem* ! « O que Jésus-Christ est ancien dans sa nouveauté ! » Et de là vient que ce grand homme l'appelle, en un autre endroit, l'Illuminateur des antiquités ; parce qu'il n'y a dans la loi ni point ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens en Jésus-Christ seul ; et que Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Église se tendent les mains : et je considère aujourd'hui dans la visite que rend Marie à Elisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant sainte Elisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre évangile con-

¹ Ps. XVIII, 1 et seqq.

² Adv. Marc. lib. IV, n° 21.